

Recherches sociographiques



Le cycle du surendettement

Gérard Duhaime

Volume 42, numéro 3, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057472ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057472ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le cycle du surendettement

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duhaime, G. (2001). Le cycle du surendettement. *Recherches sociographiques*, 42(3), 455–488. <https://doi.org/10.7202/057472ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2001

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un lieu commun est de représenter l'endettement comme une spirale descendante où le sujet serait enfermé jusqu'à ce qu'il en sorte par la faillite. S'il est aisément acceptable et correspond à l'expérience (au moins à l'expérience des autres), il n'a jamais été montré qu'il s'agisse d'autre chose que d'un lieu commun. C'est à cette chasse que nous sommes allés.

Les recherches publiées montrent généralement des corrélations statistiques significatives entre l'endettement ou le surendettement et les variables suivantes : insuffisance ou interruption de revenus, occurrence d'événements traumatisants de la vie, dont le chômage, la séparation ou le divorce, la maladie grave, et la progression dans le cycle de vie familiale (FINNIE, 1993 ; LEA, WEBLEY et LEVINE, 1993 ; YU, 1993 ; LIVINGSTON et LUNT, 1992 ; MILLAR et MORAN, 1990 ; HIRA, 1990 ; PARKER, 1987 ; HIRA, 1982). Ces travaux conduisent à une caractérisation socioéconomique des sujets endettés, posant les corrélations en explications. Typiquement, ils mènent à la conclusion que l'endetté ou le surendetté est âgé de 35 ans ou moins, marié avec des enfants, de revenus faibles qu'il tire d'emplois humbles, et que son problème est souvent précipité par le chômage, la maladie, ou la gestion inappropriée de son budget (ANTEL et BERRY, 1992 ; CANNER et LUCKETT, 1991 ; MILLAR et MORAN, 1991 ; HIRA, 1990). Ces caractérisations sont d'ailleurs contestées, puisque le même genre d'études montre aussi que l'endettement s'accroît avec le revenu, et que le phénomène ne peut être expliqué seulement par la détresse économique (LIAO, 1994 ; YU, 1993 ; CAPLOVITZ, 1992a, 1992b ; LIVINGSTONE et LUNT, 1992 ; WASBERG, HIRA et FANSLAW, 1992 ; WARREN, 1990 ; SULLIVAN, WARREN et WESTBROOK, 1989).

Cependant, des questions simples mais fondamentales demeurent toujours à peu près sans réponse : pourquoi entre-t-on dans la malicieuse spirale : pourquoi y demeure-t-on jusqu'à en être éjecté par la faillite ; est-ce d'ailleurs toujours le cas, pourquoi le sujet pris dans les dettes n'en sort-il pas ou n'en sort-il que péniblement ?

Les travaux de psychologie économique apportent ici quelques réponses, grâce à l'exploration de variables attitudinales (LIAO, 1994 ; LEA, WEBLEY et LEVINE, 1993 ; NORTON, 1993 ; TOKUNAGA, 1993 ; CAPLOVITZ, 1992b ; LIVINGSTONE et LUNT, 1992 ; LUNT et LIVINGSTONE, 1991 ; CAMERON et GOLBY, 1990a, 1990b ; DANES et HIRA, 1986 ; JANNOFF-BULMAN et HANSON FREIZE, 1983 ; KATONA, 1975). Ainsi a-t-on montré par exemple que, comparés à des sujets non endettés, les endettés ont de la dette une image moins négative (LIAO, 1994 ; LEA, WEBLEY et LEVINE, 1993 ; DANES et HIRA, 1986 ; HENDRICKS, YOUMANS et KELLER, 1973), qu'ils ont une capacité de contrôler leurs actions plus faible et un goût plus prononcé pour le risque (TOKUNAGA, 1993 ; LIVINGSTONE et LUNT, 1992). Ces travaux ont également mis en évidence que l'achat compulsif, caractérisé par une impulsivité à l'achat incontrôlable et récurrente, un sentiment de culpabilité *post-facto* et une résistance impuissante, est souvent mis en cause, et servirait notamment au sujet à apaiser ses

tensions (ELLIOT, 1994 ; FABIEN et JOLICOEUR, 1993 ; FREISE, 1992 ; HIRSCHMANN, 1992 ; D'ASTOUS, 1990 ; D'ASTOUS, MALTAIS et ROBERGE, 1990 ; SCHERHORN, 1990 ; D'ASTOUS, VALENCE et FORTIER, 1989 ; FABER et O'GUINN, 1989 ; FABER et O'GUINN, 1988 ; FABER, O'GUINN et KRYCH, 1987 ; REED, 1985). Bien que majeurs, ces travaux n'explorent pas la question de la formation des attitudes et plus généralement de la socialisation envers le crédit et les dettes.

Enfin, quelques synthèses ont également été tentées pour dresser la liste des facteurs personnels, psychosociaux et économiques liés au surendettement (CONATY, 1992 ; FORD *et al.*, 1992 ; KAATZ *et al.*, 1992 ; REIFNER et FORD, 1992). Peu de sociologues se sont attaqués au problème du surendettement. Les rares à l'avoir fait ont été conduits à constater le poids de ces variables, et ont fourni du problème une vision pénétrante (CAPLOVITZ, 1974, 1967 ; FORD, 1988). Malgré cela, une question demeure irrésolue, celle de la dynamique du surendettement : pourquoi passe-t-on d'un endettement sans problème au surendettement ; le sujet perçoit-il son enfoncement et si c'est le cas, comment y réagit-il ; peut-il en sortir ou bien en est-il prisonnier, victime impuissante ?

C'est à ces questions que nous consacrons ce texte. Nous avons tenté, en utilisant les recherches que nous connaissons et de nouvelles données, de construire un modèle intégrateur qui rende compte de la trajectoire concrète des sujets surendettés, et du cycle du surendettement lui-même, tentant de contribuer à la compréhension d'un problème social sous-étudié au Québec et au Canada, malgré son expansion rapide¹.

Cadre conceptuel

Le surendettement est ici considéré dans ses manifestations comme une situation d'endettement (comprenant toutes les dettes à la consommation et hypothécaires) telle que le sujet éprouve des difficultés à respecter ses obligations financières, et à un moment ou l'autre, fait défaut de les respecter (FORD, 1992 ; REIS, 1992). Typiquement, le surendetté est donc celui qui se voit obligé de ne payer que des portions de ses charges ou de ses dettes, parce qu'il ne peut s'en acquitter entièrement. Cette définition empirique est délibérément large, de manière à considérer l'ensemble le plus vaste possible de situations. Elle exclut toutefois le surendettement dû uniquement à la négligence dans le règlement de ses comptes ;

1. Le problème du surendettement au Québec et au Canada est encore largement ignoré, sauf pour les familles qui le vivent et les interlocuteurs auxquels elles font face, bien qu'il soit ailleurs identifié. Aux États-Unis, KORNBLUM, JULIAN et SMITH (1992) identifient le crédit à la consommation comme un problème social. Des études récurrentes y mesurent l'endettement et le surendettement (STATEN, 1992). En Europe, cette question est débattue depuis plusieurs années (INC, 1995 ; HULS, 1994 ; Birmingham Settlement, 1993 ; ICSBTC, 1993 ; REIFNER et FORD, 1992 ; BERTHOUD et KEMPSON, 1992).

cette exclusion n'a eu aucun impact sur la recherche, puisque aucun surendetté de ce type n'a été rencontré.

Cette définition empirique n'est pas comptable, et cela aussi est voulu. Le surendettement n'est pas ici considéré comme une situation exclusivement économique. Dans la perspective que nous adoptons, c'est une construction sociale qu'il s'agit d'expliquer, où se succèdent et s'entremêlent des événements et des perceptions, les uns et les autres indissociables. Ainsi, nous postulons que le surendettement ne doit pas être réduit ni à une cause unique ni à une série, même complexe, de causes événementielles, dont on pourrait en quelque sorte suivre la trace par l'évolution des ratios d'analyse, ni à des dispositions du sujet quant à ses responsabilités financières. Le surendettement est le résultat à un moment donné dans le temps (qui peut être de durée variable), tout autant de l'histoire du sujet que de ses représentations de cette histoire.

Dans cette perspective, nous considérons comme une dimension fondamentale de la vie sociale que l'appropriation matérielle du monde n'est pas seulement imposée au sujet par des déterminismes sur lesquels il n'a pas de prise, le marché par exemple ou plus largement les rapports de production, mais que le sujet y participe par son action quelquefois délibérée, quelquefois contingente ou réactive. Il y participe parce qu'il se forge des représentations, une appropriation symbolique du monde, laquelle ne lui est pas davantage exclusivement imposée par son milieu. Par la socialisation, par sa culture première, le sujet se représente le monde et la place qu'il y occupe, puisant des buts et des valeurs qui dirigent ses actions dans les buts et les valeurs ambiantes de sa famille, de son réseau de sociabilité et dans les images foisonnantes qu'il reçoit de partout.

Ce processus est incessant. Car en effet, le sujet vieillit, expérimente personnellement et continuellement la cohérence de ses représentations par sa trajectoire dans la vie quotidienne, par ses actions, par ses opinions, par ses jugements, et par les réactions que cela suscite dans son entourage. Ainsi, ses représentations peuvent-elles expliquer ses actions, et son expérience en retour modifier ses représentations, et ainsi de suite. Ce processus est cependant marqué par une constante qui le guide dans ce qui autrement pourrait n'être qu'une errance. Depuis les représentations initiales de sa culture première jusqu'à celles qui le gouvernent aujourd'hui et qui le surprennent parfois tellement elles sont éloignées des premières, le sujet cherche à conserver sa cohérence, à réduire la dissonance cognitive (FESTINGER, 1957). Il ne s'agit que rarement, sinon jamais, d'une recherche qui émerge à la conscience du sujet, ou qui s'effectuerait sur la longue durée. Il s'agit plutôt d'une série infinie de petits bonds, de petits changements, de réinterprétations le plus souvent inaperçues ; de fois en fois, le sujet dérive de sa cohérence initiale vers une autre, et ainsi de suite. C'est ainsi que l'adulte ne reconnaît plus l'enfant qu'il était, que l'adulte d'aujourd'hui ne porte plus les convictions qu'il avait hier, et qu'il juge maintenant acceptable ce qui l'aurait révolté autrefois.

Si l'on peut repérer facilement la chaîne des événements qui conduisent le sujet d'une situation de dépendance financière à l'égard de ses parents à l'autonomie, ou d'une situation d'endettement sans problème au surendettement, nous postulons qu'il existe pareillement une chaîne de sens en construction continue, qui explique sa trajectoire au sujet. Autrement, il faudrait rejeter dans l'inexpliqué, dans le déterminisme simple ou dans l'irrationalité du sujet, sa longue glissade dans le surendettement. En un mot, nous croyons que le sujet agit ou subit les événements suivant une rationalité toujours mise à jour, qui tente de maintenir la cohérence de sa situation matérielle et de ses représentations, autrement dit, suivant l'histoire qu'il se raconte et change pour s'expliquer, accepter ou endurer ce qui lui arrive, qu'il soit ou non l'auteur principal de ce qui lui arrive, qu'il soit ou non l'auteur exclusif de cette histoire.

S'il existe une telle chose que le cycle du surendettement, l'on ne saurait dès lors concevoir que le sujet n'en soit que la victime impuissante ou irrationnelle ; pour comprendre ce cycle et les trajectoires qu'effectuent les individus, nous chercherons donc ces deux chaînes dont on peut poser qu'elles forment l'essentiel à la fois du cycle et des trajectoires : la chaîne des événements et celle des représentations.

Méthode

En 1994, des entrevues en profondeur ont été menées auprès de ménages surendettés de diverses régions du Québec (N = 49) (tableau 1). L'échantillon typique non probabiliste (BEAUD, 1992 ; GRAWITZ, 1986) a été sélectionné par des associations locales d'aide aux consommateurs à partir de leurs dossiers, suivant un protocole que nous avons établi. Sauf exception, les volontaires ont été rencontrés à domicile. En plus d'un questionnaire concernant les variables socioéconomiques usuelles et les dettes, les sujets devaient compléter un test de dépistage de compulsivité (D'ASTOUS, VALENCE et FORTIER, 1989), et livrer leur histoire de vie, à l'aide d'une entrevue semi-dirigée mariant la technique des histoires de vie (BERTAUX, 1976) et la théorie du cycle de vie familial (DUHAIME *et al.*, 1991).

Les entrevues étaient enregistrées sur bande magnétique, puis soumises à une analyse de contenu (BARDIN, 1983), d'abord par retranscription sur fiches manuscrites des éléments significatifs (événementiels et perceptuels), puis par saisie informatique des éléments fondamentaux, et par une série de vagues classificatoires. Toutefois les quatre entrevues initiales n'ont pas été considérées dans les opérations de classification parce qu'elles ont servi de prétest. Au total un peu plus de 3 000 fiches manuscrites ont été confectionnées, et quelque 2 500 unités de sens fondamentales ont été saisies par ordinateur.

TABLEAU 1

Indicateurs quantitatifs concernant les surendettés de l'échantillon

<i>Indicateurs</i>	<i>Unités de mesure</i>	<i>Total</i>
Répondants principaux	Nombre total	49
Répondants ¹	Nombre total	61
	Pourcentage de femmes	53
Âge, répondants principaux	Moyen	37,1
	Écart-type	9,6
Scolarité, répondants principaux	Moyenne d'années complétées	13,7
	Écart-type	3,5
Répondants avec conjoint	Pourcentage des répondants principaux	42,8
	Âge moyen	9,0
	Nombre moyen par ménage	0,9
Répondants locataires	Pourcentage des répondants principaux	58
Score de compulsivité	Moyen	41,2
	Écart-type	11,6
Répondants ayant failli	Pourcentage des répondants principaux	30,6
Revenu annuel du ménage ²	Moyen en \$	20 205
	Écart-type en \$	10 484
Dette du ménage	Dette totale en \$	30 809
	Dette hypothécaire en \$	15 903
	Dette à la consommation en \$	14 906
Ratio d'endettement du ménage	Dette totale / revenu annuel	1,52
	Dette hypothécaire / revenu annuel	0,79
	Dette à la consommation / revenu annuel	0,74

1. Incluant, outre le répondant principal, les personnes présentes à l'entrevue et y ayant participé activement.

2. Les données économiques rendent compte de la situation de 30 ménages. Les autres données sont basées sur les dossiers des 49 répondants principaux.

L'unité d'analyse de cette recherche est le ménage. De fait, les entrevues étaient réalisées avec les chefs du ménage volontaires, et au total 61 répondants y ont participé. Les compilations et analyses concernant toutes les variables quantifiées tenaient compte de tous les membres du ménage, tout comme les données qualitatives, qui comprenaient de nombreux énoncés à propos d'autres membres du ménage.

L'analyse initiale du contenu a révélé une première constante : chez tous les sujets, le récit peut être découpé suivant que le discours porte sur la période de socialisation à la vie économique, sur des périodes d'accumulation de dettes et sur des périodes de rémission. Au cours de la saisie informatique des éléments fondamentaux du discours, chacun d'eux a reçu un code de classification selon qu'il concernait la période de socialisation (codé « S »), les périodes d'accumulation de dettes (codé « A1 », « A2 », « A3 » ou « A4 »), ou les périodes de rémission (codé « R1 », « R2 », « R3 », « R4 »). De plus, chaque élément fondamental recevait un code complémentaire permettant de distinguer ceux portant sur des faits, événements, transactions, etc. (code inchangé) et ceux portant sur des opinions, perceptions, jugements, etc. (code « 0 »). Chaque élément fondamental était daté (année ou groupe d'années concernées) ; certains éléments qui n'ont pu être datés, ou pour lesquels une datation était inappropriée, ont reçu le code « sans date » (« SD »). Enfin, chaque élément était « signé », c'est-à-dire recevait un code numérique correspondant aux fiches manuscrites d'où il était tiré, de manière à pouvoir consulter les fiches au besoin, ou à retourner aisément aux bandes enregistrées pertinentes.

Ainsi codés, tous les éléments provenant de toutes les entrevues retenues pour le traitement ont été regroupés selon la période concernée : socialisation, accumulation, rémission. À l'intérieur de chaque groupe ainsi constitué, les éléments ont été séparés selon qu'ils concernaient des faits ou des perceptions. L'analyse de contenu subséquente a permis de dégager le modèle préliminaire, validé ensuite par l'examen de sa capacité de rendre compte des trajectoires de chacun des sujets. Cette validation a conduit à des modifications mineures puis à une nouvelle validation pour les cas les plus complexes, et enfin à l'énonciation des règles de circulation présentées ici, à la suite du modèle obtenu.

Le modèle pourrait être vu comme une adaptation au cas du surendettement, de ceux de CUSTER (1987) et de LORENZ (1987) concernant le jeu pathologique, avec lesquels il présente plusieurs traits communs. On peut aussi y voir un raffinement de celui présenté dans ANTEL et BERRY (1992) (construit à partir d'une autre étude), avec lequel nous avons aussi travaillé, et un développement de celui de RENOUX (1993).

Les périodes et les phases du surendettement

L'analyse des résultats conduit au modèle que nous décrirons maintenant, illustré à la figure 1. Il comporte trois composantes structurelles principales : des périodes d'*accumulation* de dettes et des périodes de *rémission* où le sujet rétablit l'équilibre budgétaire de façon ponctuelle et durable, liées par des points de *rupture* où la trajectoire du sujet effectue une translation d'une période à l'autre ou, au contraire, d'une période d'accumulation à une nouvelle période d'accumulation. Nous reviendrons ultérieurement sur la dynamique d'ensemble, après avoir exploré chacune des composantes.

Accumulation et rémission sont qualifiées de « périodes » car elles correspondent à un passage daté, de durée variable ; la rupture, quant à elle, correspond à un moment généralement (mais relativement) bref, mieux décrit par le substantif *point* que par *période*. En effet, bien qu'il s'agisse également d'un passage marqué et repérable dans le temps, sa caractéristique essentielle est de constituer un moment pivot, un moment de réorientation, après lequel le sujet est renvoyé dans une ou l'autre des périodes principales.

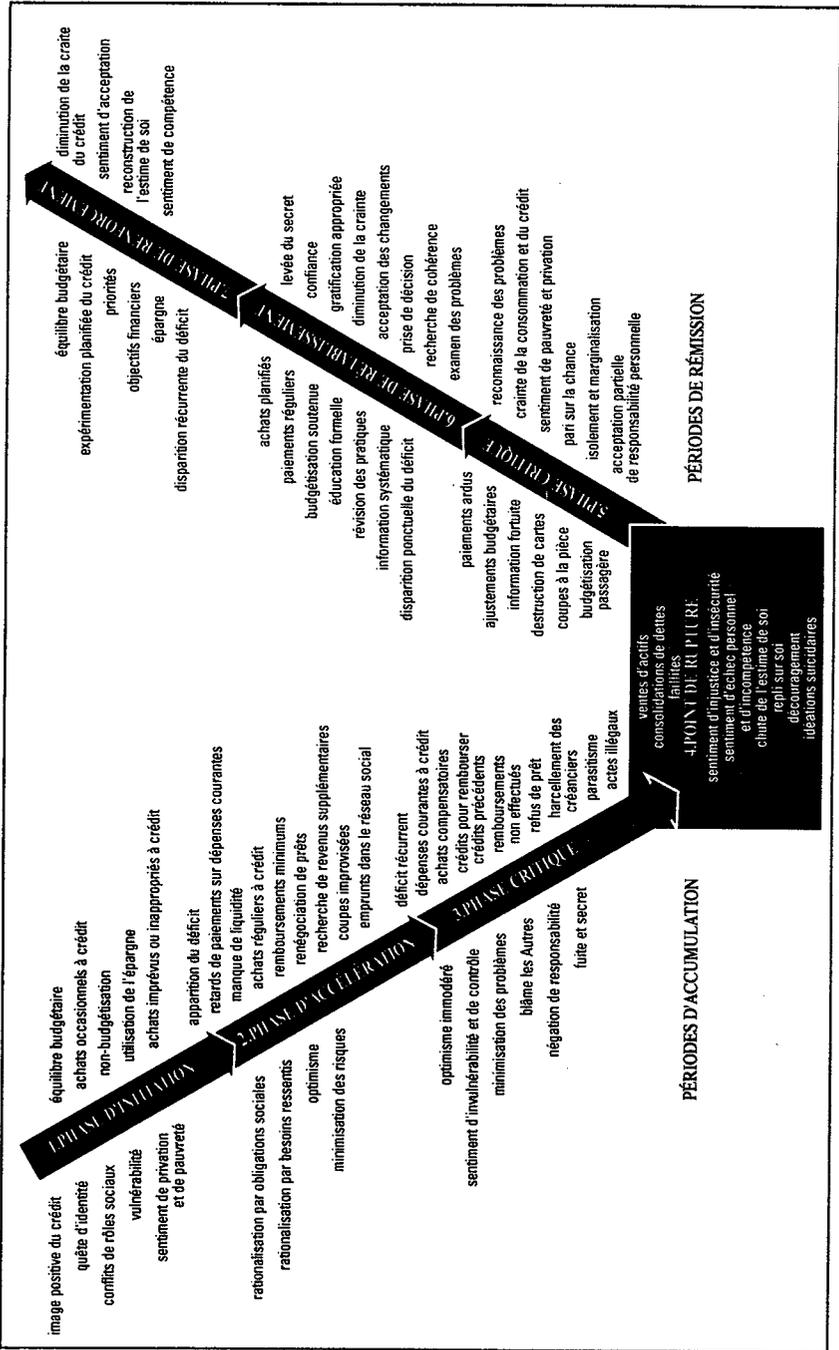
1) *Périodes d'accumulation*

Globalement, la période d'accumulation est définie comme une chaîne d'événements datés au cours de laquelle le sujet passe, suivant des phases caractéristiques, d'une situation d'endettement non problématique à une situation d'endettement incontrôlée. Ce processus de perte de contrôle économique est intimement associé à un processus concomitant de perte de contrôle symbolique, durant lequel le sujet passe d'une situation où il s'explique de manière juste les événements marquant sa trajectoire, ses propres comportements et responsabilités, à une autre où il devient incapable de percevoir adéquatement la réalité des événements, comportements et responsabilités.

a) *Phase d'initiation*

Le sujet pénètre dans le cycle par la phase d'initiation. Sauf cas exceptionnels, tous les sujets entrent dans le cycle à une étape de leur vie où ils sont physiquement détachés de leur famille d'origine et où ils ont entrepris une vie économique autonome. En phase d'initiation, le sujet expérimente l'exercice de l'équilibre budgétaire durant une période plus ou moins brève. L'excédent budgétaire, lorsqu'il existe, est rapidement employé pour la formation du ménage, si ce n'est déjà fait, ou pour compléter ou renouveler l'équipement domestique (ameublement, équipement électronique, automobile) ; c'est l'occasion de premiers ou, déjà, de deuxièmes crédits importants, notamment sous forme de prêts personnels, achats à tempérament financés par des sociétés de prêt (« acceptance »), hypothèques. L'usage des cartes de crédit est sporadique.

FIGURE 1
Le cycle du surendettement



À cet usage mesuré du crédit correspond une perception mouvante. Par ses propres expériences tâtonnantes, ses premiers achats autonomes qui se soldent bien car son peu d'obligations lui permet de rembourser à l'heure dite, le sujet apprend bientôt que le crédit est facile d'accès et que ses dangers peuvent être esquivés.

On a pris une carte de crédit mon ex-conjoint et moi... C'était pour nos sorties là, comme des fois pour aller au restaurant si on n'avait pas de liquidité. Mais la carte de crédit était toujours payée. Quand on recevait le compte, on la payait au complet. J'ai jamais payé d'intérêt sur la carte de crédit dans le temps.

Tandis que la crainte qu'il pouvait en avoir s'estompe, c'est cette image favorable du crédit utile et presque bénin qui domine peu à peu sa perception.

Ben j'ai dit aie ! ils nous font confiance. Justement on avait ça à acheter, on va pouvoir le faire... Au lieu de faire l'inverse : de se priver pis d'attendre d'avoir l'argent. Moi j'ai jamais fait l'inverse : ramasser de l'argent pis finalement aller l'acheter. Non. J'achetais pis après je payais... J'ai jamais trouvé de plaisir à attendre avant d'avoir quelque chose.

Dans ce contexte, la pratique régulière de l'exercice de budgétisation, qui n'a jamais fait l'objet d'un apprentissage explicite ou durable, devient routinière, ou se relâche, ou s'efface elle aussi.

Jusque-là endetté mais sans problème, le sujet s'engage fermement dans la pente descendante du cycle lorsque surviennent des achats à crédit, imprévus ou inappropriés, et qui feront apparaître une balance déficitaire des comptes domestiques.

Ça a pas coûté une fortune, c'était 1 500 piastres [un ordinateur]. Mais c'était 1 500 piastres de trop quand même... Si j'avais pas voulu utiliser le crédit, j'aurais pas été capable de me le payer. C'est dans ce sens-là que c'était de trop.

Achats imprévus ou inappropriés ? Cela requiert quelques explications. Comme le montre une importante série de travaux de recherche évoquée plus haut, le surendettement est typiquement associé à deux ordres de facteurs : la difficile gestion d'une condition de pauvreté, l'occurrence d'événements soudains amputant le revenu ou commandant des dépenses d'urgence, ou les deux. Cela explique de manière satisfaisante une portion des comportements. En effet, dans les contextes exposés, le chômage ou la maladie grave déséquilibre la caisse, *a fortiori* chez les ménages les plus mal lotis.

Des achats inappropriés sont effectués en particulier en l'absence de budget explicite ou dans une situation où les revenus varient en raison de l'instabilité d'emploi – c'est souvent le cas dans les groupes de revenus inférieurs : l'achat d'une automobile trop chère pour ses moyens par exemple.

Le temps qu'il [son mari] était à l'hôpital, il ne pouvait pas travailler. Quand il est revenu de l'hôpital, il a été 3 mois en convalescence. C'était dans le gros boum de la construction. Donc, quand sa convalescence a été finie, le gros boum était fini. Donc c'était impossible de se trouver du travail... Quand il est venu pour se trouver du

travail, ça tombait vers l'automne, c'était impossible presque de se trouver quelque chose. Il se trouvait des petits bouts mais jamais bien longs. Des fois on retirait du chômage mais jamais assez pour pouvoir vivre... Là j'avais emprunté à une caisse parce qu'on a été obligé de s'acheter une autre auto. Parce que l'autre était déjà maganée. Et puis on a été obligé de refaire la couverture [la toiture]... Ça nous a coûté ben cher parce qu'on a eu des grosses surprises... C'est arrivé à quelques mois de différence entre les deux... Il travaillait juste un peu... s'il travaillait, mettons 20 heures par semaine, c'était beau.

Mais cela n'explique pas tout. À cette étape de leur jeune vie adulte, les sujets sont en apprentissage de leurs rôles sociaux, dans la famille, au travail, dans leur réseau de sociabilité. Commençons par les sujets situés dans les groupes socioéconomiques inférieurs. Ils ont appris, par la socialisation encore, la place qu'ils doivent occuper dans le monde. Ils agissent suivant les modèles familiaux « traditionnels » : père pourvoyeur, garant de la sécurité du revenu, responsable des achats majeurs, maison, auto, et de leur entretien ; mère forte, chargée de la bonne marche de la maison et de l'éducation des enfants, de l'économie domestique et des dépenses courantes. De ces rôles productifs, ils ont une image nette. Il n'en va pas de même de leur rapport à la consommation, car l'éthique issue de la tradition ne convient plus. Ils ont été élevés dans un milieu modeste où l'affranchissement de sa condition était improbable sinon exclu, où les images de l'abondance n'entraient qu'à petite dose et n'étaient jamais qu'objets inatteignables d'envie ou d'admiration (l'image des Autres, riches bourgeois de quartiers éloignés, anglais, de toute façon étrangers) mais non l'assise des aspirations.

Or, tout cela change à l'époque du spectacle quotidien de l'abondance, qui suinte de tous les pores de l'épiderme social, et qui rentre en masse dans les humbles logis et les plus conformes consciences. La culture première n'explique pas comment il faut nager dans cet océan d'opulence, devenu peu à peu l'étalon de mesure de sa propre condition, de l'inventaire de ses biens et de son confort. Ainsi émerge la perception de sa privation, voire de sa pauvreté, et le désir – qui apparaît tout naturel, ne nécessitant pas de justification au-delà de sa propre légitimité – d'avoir un peu plus. Alors, les sujets plongent et apprennent dans cette eau comment y nager.

Il aurait pas fallu que je fasse du crédit. Mais eux autres ils t'achalent assez. Moi je suis un gars qui est facile à embarquer... Ben, s'ils m'achalent un peu, ben là j'accepte... Moi je prenais ça [les cartes de crédit] parce qu'il y avait des belles affaires, des porteclés, des cadeaux. C'est pour ça que je la prenais. Je pensais jamais que j'étais pour l'avoir... J'ai resté surpris. Il aurait fallu que je la déchire. La jeter aux poubelles... Quand on a de l'argent, elle nous brûle. Parce qu'on n'en a pas, on n'en a jamais. Si on en avait tout le temps dans nos poches, on serait moins porté à dépenser. Quand on a le chèque à la fin du mois, envoie ! on dépense, on a de l'argent là ! On est content, on a de l'argent. Tandis qu'à toutes les semaines, ce serait moins pire.

Le phénomène ne diffère pas beaucoup chez les mieux nantis, mais il repose sur un contenu préalable distinct. Chez eux, l'image-force transmise par le contexte

familial est celle du travail acharné assurant la réussite économique, et donnant les moyens de s'en composer une image publique. Chez les sujets, le travail est indissociable de la réussite, l'un étant le moyen de l'autre ; la réussite est elle-même associée aux apparences, celles-ci permettant à celle-là de se montrer.

Généralement plus éduqués, occupant des emplois stables et bien payés, en contrôle de leur vie et de leur devenir optimiste, ils subissent le même spectacle de l'opulence rutilante ; mais chez eux, la culture première répond, car cette image trouve un écho dans un de leurs buts.

Je me dis : « O.K., c'est pas pire, on est 327 étudiants en pré-médecine, je finis premier, je suis sur la liste d'honneur du doyen, je suis certain de m'en aller en médecine »... Je me dis : « Bon, j'ai un salaire actuellement de 7 000 par année. Dans 3 ans, je vais en gagner 125 000. Pis d'ailleurs le prêt de banque... Je suis étudiant moi, je m'en vais en médecine ». Pour eux autres, c'est important ça.

De même se comparent-ils à l'idée qu'ils se font de la réussite toute proche, et cherchent-ils à s'y conformer.

Moi dans le fond c'est comme si en quelque part l'argent ça a jamais été un problème pis quand tu projettes, ça en sera jamais un non plus... Pour pas m'endetter des fois il faudrait que je renonce à des affaires. Pis si moi je trouve que ça vaut vraiment la peine... J'ai fait ça à plusieurs reprises... Surtout dans les deux dernières années là je pense, c'est comme si j'avais laissé tomber mes beaux principes... Parce que je trouvais ça un peu misérable la vie d'étudiant par bouts. Pis là je commençais à me dire de toute façon je vais en gagner de l'argent. Pis je m'attendais à en faire plus après mes études universitaires qu'avant.

Le crédit, devenant lui-même peu à peu source de prestige, leur en donne maintenant le moyen.

On [son mari et elle au début du mariage] était pas parti à pied ... On était parti en grande, dignement... Il fallait pas que je m'en aille dans la misère. Alors c'était un logement dans un beau secteur, construction nouvelle et pis j'avais des critères bien précis là. Fallait bien commencer... On en mettait un peu trop. On était pas mal orgueilleux. Pis après ça, on a embarqué dans la danse sociale. On a embarqué dans un pattern de dépenses et de vêtements excessifs... C'était tout le décorum du couple parfait. Je trouvais qu'il fallait l'avoir. Je voyais des fois des jeunes ménages ou des gens établis. Je trouvais ça important ce qui se dégageait d'eux autres pis j'avais hâte de dégager ça.

Comme leurs pratiques budgétaires ne sont pas plus fermes que chez les autres, et comme ils peuvent gager en toute confiance sur leur avenir – et leurs pourvoyeurs de crédit pareillement –, ils plongent eux aussi dans l'achat économiquement périlleux, allant rejoindre la flotte des autres Jones nageant déjà. Faut-il l'ajouter : ils ne sont pas non plus à l'abri des coups du sort. Mais chez eux, les effets en sont feutrés par le niveau et la stabilité de leurs revenus ou, quand il s'agit du chômage, par le radeau de sauvetage de leur éducation scolaire.

L'imprévu vient enfin d'autre part, de l'intérieur. Les sociopsychologues et les psychiatres se disputent encore sur les définitions et nous ne trancherons pas le débat : faut-il parler de dépendance ou de compulsivité ? Peu importe ici car nous observons des comportements dont les effets sont similaires dans l'impulsion descendante qu'ils impriment à la trajectoire. Il existe en effet dans l'échantillon étudié des sujets emprisonnés dans un autre cycle, qui croise ici celui du surendettement : l'achat compulsif.

Chez ces sujets, l'achat est une obligation incontrôlable, qui suscite *a posteriori* des remords et des regrets, qui anéantit leur volonté et annihile leurs tentatives de résistance. Ils appartiennent aux mêmes couches économiques déjà décrites et expérimentent les mécanismes sociaux déjà expliqués. Mais, chez eux, tout cela se complique car en plus de chercher une difficile conformité avec leur rang respectif, ils agissent sous cette irrésistible et répétitive impulsion.

C'est vraiment comme une maladie, c'est vraiment comme un alcoolique. Je suis vraiment, il faut que je me surveille à la journée longue. Je me sens très coupable, je me sens très immature. C'est pas normal... De toujours retomber dans le même pattern... Moi je considère que je suis un petit peu comme un alcoolique. Si je tombe dans un magasin, faut pas que j'y aille. Faut pas que j'aille au centre d'achats... Faut que j'aille juste à mon affaire. Si j'ai le malheur de m'arrêter face à une boutique, j'ai beaucoup, beaucoup de difficulté à me retenir... On dirait que tout est indispensable.

Ils achètent de tout, des maisons et des autos, mais aussi des biens et des services plus accessibles. Le roulement de leur capital est quelquefois essoufflant, car ils doivent vendre la maison qu'ils possédaient déjà pour payer la nouvelle qui les a séduits. Nous reviendrons sur le va-et-vient qui leur est ainsi imposé dans les phases ultérieures de leur descente. Soulignons seulement qu'eux aussi ne sont pas à l'abri des conjonctures difficiles, ruptures conjugales, maladie ou chômage, et que cela les précipite plus vite encore vers le gouffre. Car s'ils agissent d'abord par impulsion sans qu'on ait pu encore adéquatement en circonscrire les causes, ils agissent aussi pour fuir le stress, chasser les émotions et les situations désagréables (ELLIOT, 1994 ; HIRSCHMANN, 1992 ; FABER et O'GUINN, 1988 ; FABER, O'GUINN et KRYCH, 1987). C'est bien d'un autre cycle qu'il s'agit.

b) Phase d'accélération

La phase d'accélération est amorcée lorsque apparaît le déficit et, en l'absence d'ajustements économiques l'éradiquant, elle se déroule jusqu'à ce qu'il devienne récurrent. Cette phase est bien mieux connue que la précédente. Pour l'essentiel, le sujet y expérimente deux mouvements intimement liés qui feront désormais partie, sinon de son quotidien, du moins de ses préoccupations les plus pressantes : il fait maintenant un usage régulier du crédit sous plusieurs formes, et retarde le paiement de ses dettes. Le surendettement devient une réalité dont les symptômes s'étaient désormais manifestement. Le sujet multiplie les formes de crédit

auxquelles il a recours car ses charges sont trop lourdes pour que ses revenus seuls puissent suffire à les acquitter.

L'idée d'une marge de crédit m'intéressait d'abord pour le taux, aussi parce que ça me permettait d'être protégé contre des découverts... Ça me donnait un coussin de sécurité... Ça me permettait aussi là, si j'avais un paiement qui passait le 16 pis que la paie rentrait le 17 de ne pas paniquer avec ça.

Dans le mouvement, il contracte facilement, plus ou moins par obligation, l'habitude d'utiliser les cartes de crédit.

Tchic, tchic, les cartes de crédit. C'était pas du superflu là ! Bien souvent c'était des choses essentielles... C'était pas des achats irresponsables... C'était sur une longue échéance des petits achats que je faisais. Mais arrivait l'état de compte, j'étais jamais capable de payer ce que j'avais acheté.

Il retarde des paiements et en étale d'autres, renégociant les prêts antérieurs. Il pense s'en sortir par des solutions à la pièce : recherche de revenus supplémentaires, privations, emprunts de sauvetage dans le réseau de sociabilité.

Les sorties étaient coupées. Tout était coupé. J'ai dit à ma femme : « C'est ben de valeur, la coiffeuse tu feras ce que tu voudras, tu iras te faire couper les cheveux ordinaire. Des affaires à 60 piastres on a plus d'argent pour ça. »

Le surendetté qui s'enfoncé ne peut tout à fait ignorer le mouvement.

Je me rendais compte que c'était un petit jeu dangereux... À un moment donné, on se rend compte qu'il y a une bonne partie de l'argent qui s'en va en intérêts, qui est perdu en fait... Si on achète un morceau de linge et qu'il est sur la carte de crédit, alors on le paye 2 fois... Quand on achète avec la carte, on n'additionne pas trop, c'est la carte qui règle tout ça tandis que quand on paye comptant, ça coûte tant.

Mais il se l'explique encore et cela le dispense d'en voir toute la gravité. Ce phénomène, lui, est très peu connu. Les déterminants sociaux dont il a été question plus haut continuent de jouer ici, enracinés par quelques années de pratiques économiques qui en confirment la valeur. En effet, l'acquisition à crédit de plus de biens, baume étalé par période sur le sentiment de privation, signe d'une réussite sociale déjà là, par avance, contrepoids éphémère au mal intérieur, s'effectue encore sans problème insurmontable. Le sujet voit la confirmation de l'idée qu'il se fait de son rôle dans le monde, ce qui n'émerge pas toujours explicitement ainsi dans ses propos ou dans sa conscience ; en tout cas, cela confirme que ses pratiques sont adéquates. Son caractère social de base, initialement défini par l'héritage de la socialisation, modifié par son expérience autonome, se fixe et forme un habitus.

Aux prises avec des problèmes qui apparaissent, disparaissent et puis reviennent, le surendetté ajoute à son univers de représentations des éléments nouveaux qui y étaient en germe. Il n'invente pas mais puise, dans cet habitus, des explications satisfaisantes. À ce stade en effet, le surendetté – quelle que soit son appartenance de classe – rationalise ses comportements par ses valeurs. Il est commandé par des obligations liées à son statut pour agir comme il le fait.

Obligations parentales de fournir aux enfants ce qui est requis sous peine de marginalisation des groupes de pairs.

Il y a les demandes des enfants... Ils ont toujours participé au basket, au baseball pis tout ça... On voulait pas les priver... Il a besoin d'une bonne paire d'espadrilles, ben c'est 100 piastres une bonne paire d'espadrilles. Il n'y a pas de compromis à faire avec ça... Finalement, tout calculé, on disait : « Bon ben O.K. » Mais on l'achetait pas à 100 piastres, c'était 80... Mais à crédit... On n'avait pas le choix.

Obligations du milieu de travail, de la conformité au paraître en vigueur, tel qu'il le perçoit.

Là ben naturellement, j'étais pas pour aller travailler en guenilles. Il fallait que je sois bien habillée... Moi dans ce temps-là, il fallait toujours que je sois coiffée impeccablement pis jamais la même chose sur le dos pratiquement. Sur les 7 jours, jamais que je mettais la même paire de pantalon, jamais le même manteau... Je m'achetais *full* de choses là. Tout ce qui était d'avant-garde. Des nouvelles affaires, j'avais toujours ça moi. Tout le temps du neuf, que ce soit côté vestimentaire ou gadget, c'est toujours moi qui avait les dernières choses.

Obligations sociales « générales » pour ainsi dire, qui exigent de ne pas laisser défraîchir au-delà d'une norme qu'il déduit de toutes sources – voisinage, réseau de sociabilité, télévision, publicité – la maison qu'il rénove, l'auto qu'il renouvelle, etc.

Moi je voulais avoir mon lave-vaisselle, je voulais avoir mon bain tourbillon, je voulais avoir la douche en coin, je voulais la sècheuse pis la laveuse, la céramique sur le plancher... Je ne sais pas pourquoi c'était important... J'aurais pu avoir un plancher de prélat en attendant d'avoir ma céramique... dans 20 ans j'aurais encore eu mon plancher de prélat. Mais là j'en ai un en céramique, pis c'est ce que je voulais.

Obligations personnelles enfin, de réalisation par le loisir, de confort par l'environnement dont il s'entoure, de gratification par les douceurs qu'il s'accorde.

Avant on le faisait pas [voyager à crédit] mais là j'ai comme envie de ce luxe-là... Je veux reprendre contact avec moi très vite quand je l'ai perdu par un surplus de travail... De plus en plus les affaires se bousculent. Ça vient vite. Les enfants là, mon adolescent de 15 ans, je vais te dire, c'est pas toujours facile... Là je sens que j'en ai trop autour, j'ai besoin d'un certain luxe, donc de payer pour des choses qui vont m'aider à garder un bien-être malgré tout. Si ça me prend une coupe de cheveux, ben je vais y aller.

Ce qu'il justifiait à la phase d'initiation par la privation relative ou l'aspiration aux signes de la réussite, et qu'il acquit avec satisfaction comme ce privilège un peu risqué qu'accorde à ces membres méritants la société de consommation et de crédit, se transforme et devient, en phase d'accélération, un besoin et un droit. Il s'agissait en fait d'une recherche de conformité, toujours à refaire car les normes ambiantes changent ; il s'agit maintenant de justifier le maintien de cette conformité, toujours inachevée.

Ainsi, le surendetté, sentant bien que quelque chose cloche, se raconte-t-il cette histoire qui le convainc que ce ne peuvent être ni ses pratiques, ni ses devoirs légitimes. Il n'a évidemment pas tort, si l'on veut bien un instant adopter sa

perspective, solidaire de la foule dont il est membre et qui donne tout le sens de son existence. Faire le contraire – il ne peut l'envisager – serait se condamner à la solitude d'où il vient de s'arracher par conformité.

c) *Phase critique*

La phase critique est celle durant laquelle le déficit, devenu récurrent, s'accroît jusqu'à l'épuisement des sources de crédit. Le surendetté y déploie des efforts démesurés dans la sphère de ses pratiques, et cherche à combler le déficit de consonance par des solutions factices, représentations qui lui permettent néanmoins de trouver un sens à ce qui en a de moins en moins.

Dans cette phase le sujet a de plus en plus de mal à voir ses liquidités potentielles, ses gains en somme, plus ou moins tous engagés dans des paiements et remboursements qui ne parviennent jamais à solder les comptes. Il n'est alors pas rare que même certaines de ses dépenses courantes (loyer, nourriture, essence) s'ajoutent à la collection de ses dettes.

Si on prend la dernière période [avant de déclarer faillite] dans les derniers mois on était obligé de payer le marché sur la carte de crédit parce qu'on n'avait plus d'argent. On avait trop de choses à payer.

Pour beaucoup de sujets, les cartes de crédit deviennent ainsi une sorte de dernier refuge, où ils se cachent en attendant que l'avalanche bouche la seule issue. C'est également une époque ponctuée d'achats compensatoires souvent impulsifs.

Parce qu'on n'était plus capable de payer pis on était tanné... Là, à un moment donné, moi je me disais : Aie là ! moi je travaille 5 jours par semaine, je veux me payer un restaurant.

Une à une s'épuisent les sources disponibles de crédit, y compris les cartes qui plafonnent et dont les émettrices refusent maintenant d'accroître la limite. Les agents de crédit des banques, à nouveau sollicités, n'acceptent plus les demandes du sujet.

Nous autres on voulait faire une consolidation de dettes, de tout payer les cartes de crédit pis de donner un versement à la caisse. Ils ont refusé. Ils ont dit qu'on était trop endetté. Ils voulaient pas nous aider parce qu'ils avaient peur, un coup qu'eux autres aient payé les cartes de crédit, qu'on recommence.

Les créanciers se manifestent désormais, notamment par téléphones répétés et insistants, quelquefois impolis, toujours agressants pour le sujet, au bureau le jour sous l'œil gênant des collègues de travail, à la maison en tout temps, sous l'œil non moins gênant du conjoint et des enfants.

Ils ont envoyé des menaces... Une lettre de menaces... On est resté bien surpris, insulté. On donnait de l'argent pis même lui [son mari] il s'était déjà informé pis ils disaient : « Pourvu que vous envoyiez un montant. » Bon, on envoyait un montant. On se pensait correct. J'ai dit : « On fait pas ça parce qu'on s'est payé un voyage là. » J'ai dit :

« On peut pas faire plus. »... C'est insultant. Surtout quand tu serres la ceinture pour le payer quand même. Sont pas corrects. Finalement, il a fallu en emprunter à ma sœur pour le payer complètement.

Le surendetté a tenu bon, à peu près convaincu de ne rien faire que de normal, rejetant sur son optimisme, fondé sur sa propre valeur et sur sa débrouillardise, la tâche complexe de trouver la sortie du dédale où il se perd. Mais nous l'avons vu aussi nourrir des doutes, qu'il masque justement par cette histoire qu'il se raconte. En phase critique, il n'en ignore plus les symptômes. Le surendetté ajuste ses représentations à l'hostilité du monde. Ses tentatives de sauvetage (usage intense des cartes de crédit, demandes de nouveaux crédits encore agréées pour un temps) achèvent de le convaincre qu'il peut encore conserver le contrôle sur le cours des événements.

À des degrés divers, selon les sujets, il se persuade que de nouvelles tentatives ne peuvent pas échouer. Ces qualités, ce sont bien sûr son passé, c'est-à-dire son acharnement au travail, son honnêteté, son honneur, autrement dit sa volonté de rembourser tout ce qu'il doit ou ce qu'il devra. C'est aussi sa force de conviction.

Ça rentre pas dans mes convictions [de faire faillite]. Ça réglera pas le problème. Dans ma tête, tu dois encore de l'argent. C'est pas moi qui va être lésé en faisant faillite, c'est ceux qui m'ont prêté de l'argent. Ceux qui me l'ont prêté, c'est peut-être du monde plus petit que moi encore. Ils ont peut-être plus de misère que moi... J'ai jamais eu l'intention de faire une faillite personnelle. Je suis peut-être trop orgueilleux mais je ne ferai pas de faillite personnelle.

Armé ainsi des motifs de la bataille à livrer et des moyens nécessaires, il lance l'assaut dont la cible typique est la banque. Dans sa négociation d'un nouveau refinancement, au cours de laquelle il fait face à une résistance ferme, il s'explique et menace de déménager ses affaires chez le compétiteur, ce qu'il fait en cas de défaite. Si cette démarche réussit, chez son fournisseur habituel de crédit où chez un autre, ce n'est encore qu'un répit. Si cela échoue, ce qui arrive finalement, sa conviction d'invulnérabilité se retourne contre l'ancien allié, le nouvel ennemi. Il blâme les Autres de son sort, ceux qui n'ont pas voulu le comprendre et l'aider à régler son problème et qui lui conseillent maintenant des solutions extrêmes : liquider la partie de son bien ou, pis encore, le tout par la faillite.

Au lieu de critiquer la personne qui vient emprunter dans une caisse populaire ou dans une banque, que la personne ait l'âge que tu voudras, au lieu de critiquer la personne pis d'éplucher la vie de la personne pis quasiment dire : « Ben écoute, je te prêtera pas une cenne, t'es endetté, t'es pas capable d'arriver ». Au lieu de dire des niaiseries de même... qui juge ben là on peut pas prêter, regarde le ratio... Au lieu de niaiser sur des conneries comme ça, [ils devraient] aider la personne. Prendre leur job à cœur comme moi je le fais dans mon domaine pis dire là : « Écoute, tu as des problèmes, je vais t'aider à gérer ton affaire, je vais t'en prêter de l'argent mais on va le gérer pis je vais t'aider pis c'est gratuit pis il n'y a personne qui va savoir ça. »... C'est ça que la banque, les caisses, c'est ça qu'ils devraient faire.

Je voulais les tuer [les employés d'une institution financière]. J'étais ben choquée, j'étais bleue là... Mais quand ils ont vu le comportement que j'ai eu quand j'ai lancé mes clés sur le bureau ils ont dit : « Bon, ben là, elle rit plus là ». Mais ils m'ont fait quand même perdre beaucoup d'argent.

Son agressivité et ses cris de victimes n'y feront rien. Mais ils disent sa déception du monde. Ses buts économiques d'origine, « s'arracher la vie » pour les modestes, ou réussir et le montrer pour les favorisés, se brisent et avec eux, l'aspiration à sortir de la privation et le désir de réalisation, ambitions pourtant encouragées jusque-là par le système du crédit. Se brise aussi la représentation de sa conformité aux rôles sociaux qui étaient les siens, car le père pourvoyeur, la femme forte, l'infatigable travailleur que couronne le succès, ceux-là sont en train d'échouer. Se brise enfin la pertinence de ses ajustements de parcours, jonglerie économique dans laquelle il a pourtant beaucoup investi, jonglerie symbolique où il s'est investi tout autant.

2) *Point de rupture*

Le point de rupture est cette période charnière au cours de laquelle le surendetté, ayant épuisé toutes les sources de crédit, épure sa dette par les opérations que requiert son ampleur. Suivant le bilan qu'il présente (le rapport de son actif à son passif) et les résultats de l'exploitation domestique (le rapport de ses revenus à ses dépenses), les solutions indiquées deviennent claires. Celui qui le peut liquide des actifs, généralement la maison, et lorsque les sommes obtenues sont suffisantes, il quitte le point de rupture et amorce une nouvelle période, accumulation ou rémission. Celui qui le peut consolide toute sa dette – ce qui est souvent accompagné de vente d'actif – et prend lui aussi le chemin d'une nouvelle période. Celui enfin dont la situation est plus grave déclare faillite, ce qui liquide la partie principale de ses actifs, rembourse partiellement sa dette en argent ou en nature, et efface l'essentiel des soldes résiduels.

Celui qui pénètre en période de rupture convaincu d'avoir été floué par les Autres prolonge cette victimisation dans le sentiment d'injustice qu'il nourrit, et qui lui rend la résignation plus acceptable.

Je trouve que les banques pis les gens qui offrent du crédit sont pas toujours corrects. Ils avertissent pas les gens du danger qu'il y a en embarquant dans une situation comme ça. Les annonces qu'ils font : « Achetez maintenant payez dans un an », je trouve que c'est pas correct non plus parce que la minute que tu mets les pieds là-dedans, le crédit, pis que tu prends la mauvaise habitude de pas rembourser, ça tue... C'est un piège, un gros bonbon. On va vous en passer de l'argent là, mais quand vient le temps de rembourser, c'est pas eux autres qui nous aident là. C'est toi qui te démerdes avec ça... On est toujours à la merci de ces gens qui nous font des grandes affaires : « Ah ! vous êtes capable de payer. »... Ben qu'il y en a un des deux qui perde son emploi, ils nous le disent pas ça. Ben là, ils viennent te saisir ton char, ils viennent te saisir ta maison pis là, c'est là que tu t'arraches les cheveux pis que tu réalises : « Ouin, je

suis endettée ben trop là. »... C'est vraiment un leurre : « Nous autres on est ben prêt à vous passer de l'argent mais quand vous payez plus, on va aller vous le rechercher. » On n'est jamais propriétaire de nos affaires tant qu'on a un lien avec eux autres.

Mais au fond, l'injustice et la résignation ne masquent pas la perception de son échec, qui ne monte pas toujours à la surface de son discours. Ce n'est pas toujours ou seulement ce système gouverné par les Autres que le surendetté en rupture met en cause, dans le récit de son sort ; c'est aussi la suite de ses actions et les modèles qui les inspirent.

D'avoir passé autant d'argent. Quand je regarde ça l'argent que j'ai passé, je me dis : « C'est-tu possible d'avoir gaspillé ça à des niaiseries ? »... des vêtements, c'est éphémère. J'ai changé de maison, changé de décor complètement. Des affaires d'une dizaine de mille piastres pour changer les tapis pis je revendais pas en proportion. C'était toujours de l'argent complètement perdu. Si c'était à refaire aujourd'hui, probablement que j'essaierais de m'en tenir aux placements que j'avais faits.

Cette mise en cause-là est plus ou moins profonde, plus ou moins objectivée, selon les situations et les actions entreprises pour les corriger. Peu importe son degré, elle suscite chez tous les sujets une forte dissonance dont la résolution constitue la plaque tournante symbolique de sa trajectoire.

Le sentiment d'injustice n'est donc pas la seule modalité empruntée par le surendetté pour s'expliquer ce qui lui arrive ; il est même souvent absent de cette histoire. Celle-ci est alors dominée par le pénible acte de contrition, désormais difficile à esquiver car les justifications préalables ne conviennent plus. Le sujet s'estime incompetent, faible, vulnérable, et cela le conduit au seuil le plus bas de l'estime de soi, à la honte, à l'isolement et au secret.

Ben ce que j'ai vécu c'est une honte au départ. Moi je vis ça comme une honte, un échec, un échec financier... C'est pas de ma faute, mais si j'avais été plus alerte ou avisée à l'époque, je me serais peut-être pas fait coincer... Au niveau du crédit ça demeure quand même une honte pour moi. Aller demander de l'aide pour moi c'est vraiment, c'est vraiment pénible... J'avais peur de me présenter là-bas au syndic... de rencontrer le créancier... j'avais peur qu'il se présente et qu'il dise : « Imbécile, tu sais pas gérer ton argent ».

Bon à ce moment-là [au moment de la faillite] on sentait la défaite... Je sens la défaite, l'échec... Je vous dis on a tout essayé avant de déclarer faillite. On a tout essayé, tout.

Toutes les études sur la question concordent en ce point, et la nôtre également : la faillite, recours ultime, est vécue non seulement comme un échec financier, mais encore un échec personnel (CAPLOVITZ, 1992b ; SULLIVAN, WARREN et WESTBROOK, 1989 ; JANNOFF-BULMAN et HANSON FREIZE, 1983), c'est-à-dire comme ce constat de l'inadéquation des pratiques et des représentations, qui se traduit par la gêne économique et symbolique.

3) *Périodes de rémission*

Les périodes de rémission s'amorcent lorsque le surendetté convient que sa situation ne peut être seulement attribuable à des actions extérieures. La faute de tous les Autres ne disparaît pas, mais lorsque la période est étendue sur plusieurs phases, le schéma se modifie et redonne au surendetté une saine crainte du crédit, crainte qui ne l'empêchera pas de l'utiliser mais le laissera dans des marges qu'il contrôle.

a) *Phase critique*

La phase initiale de la rémission est critique : elle peut échouer, comme les phases subséquentes certes, et probablement plus encore. Car si le sujet qui y entre accepte une part de responsabilité et tente d'ajuster ses comportements économiques, il vit un conflit majeur entre ses manières de voir les choses, ancienne et nouvelle.

Dans les premiers temps de sa rémission, ce qui caractérise le comportement du surendetté est sa désorientation. Les solutions draconiennes de la rupture ont bien pu épurer sa dette et endiguer l'insistance de ses créanciers, ce n'étaient pas des panacées ; l'acceptation d'une part de responsabilité peut bien être chose faite, cela ne fait pas apparaître magiquement les solutions à tous les problèmes. En fait, dans cette phase, le surendetté ne sait jamais exactement ce qu'il doit faire. Il essaie cependant. Il fait ponctuellement un budget de mémoire ; il se donne des priorités pour diriger ses dépenses, mais celles-ci ont la vie courte ; il coupe plus ou moins à la pièce ce qui peut encore être coupé ; il abandonne aussi des cartes de crédit.

On se limite au nécessaire. Si on a besoin d'un vêtement, ben on le prévoit. Pas tout le monde en même temps, c'est chacun son tour... Avant j'aurais tout épuisé [le crédit] mais maintenant je sais que je vais avoir un compte d'électricité qui va arriver à la fin du mois ; faut que je le paye là.

Ça fait un an à peu près que je les [les cartes de crédit] ai renvoyées aux compagnies parce que je savais que j'avais pas les moyens de m'en servir... Ça faisait déjà un an que je m'en servais plus d'ailleurs mais je me suis dit, tu sais, faut pas tenter le diable... Parce que je me suis dit que les cartes de crédit, tant et aussi longtemps que t'es pas assez intelligent pour t'en servir, faut pas que tu les aies.

À cette remise en question pour ainsi dire désarticulée du sujet seul devant ses papiers dispersés, correspond une même errance dans ses rapports avec l'extérieur. Car il doit aussi réapprendre à faire des choix dans le vaste univers de la consommation dont il ne connaît plus assurément les règles.

Dans sa forme la plus élémentaire, il se fie aux chiffres de sa calculatrice qu'il traîne à l'épicerie, et cela le force à prendre des petites décisions.

Je prends la calculatrice pis j'achète du pain, du beurre, des fruits, des légumes, de la viande, pis au diable les accompagnements.

Mais en dehors de l'épicerie, il est pris d'une sorte de panique devant les prix qui lui rappellent obstinément, comme un disque brisé, son devoir de choisir par urgence d'économie.

Il évite le magasinage et le centre commercial, évite même de regarder ses cartes de crédit. S'il se contente de feuilleter les dépliants et catalogues dont il ne peut endiguer la venue périodique dans sa boîte aux lettres, spectacle par contumace de l'abondance offerte à quelques pas de chez lui, il en ressent de la privation, voire de la pauvreté.

Je considère qu'on est pauvre là. Ben c'est pas une question d'être pauvre mais on se prive beaucoup là. Là c'est pas correct là. C'est trop, c'est trop. J'ai hâte que ça débloque là... On fait plus de sorties. J'aimais bien : « Bon, ben là on s'en va à Québec dans les centres d'achats »... mais on le fait plus. De toute façon, c'est pas intéressant d'aller dans les centres d'achats si on n'achète pas.

C'est des gros sacrifices. C'est très difficile après la vie que j'ai menée... On a passé proche de tout perdre mais on s'en est sorti.

Le sujet renoue ainsi avec ces sentiments difficiles qu'il avait connus dans les premiers temps de son accumulation et en distille la triste conviction d'être revenu à la première case d'un complexe parchési dont il voulut gravir trop hardiment les échelles. À son tour, cette privation même (de consommer, même seulement de sortir pour le plaisir du lèche-vitrine) renforce son sentiment de vivre en marge des autres dont il croit ne plus partager les normes, et dont il continue de s'isoler, gardant encore le secret de sa condition financière, restant à la maison quand les autres participent à la grande fête de la consommation.

On a des chums... Quand ils vont à Québec... nous autres on n'a jamais d'argent. Eux autres, ils ont toujours de l'argent. Ils s'achètent toutes sortes d'affaires. Nous autres aussi on aimerait ça... J'aimerais ça faire des cadeaux mais on peut pas s'en faire.

Il veut bien croire à la chance, mais cela lui est difficile car elle l'a déjà trahi, et il ne s'y fie pas entièrement parce qu'il connaît la douleur qui s'ensuit et suppute les risques que cela ne se reproduise.

b) *Phase de rétablissement*

En phase de rétablissement, l'errance dans l'apprentissage, qui porte des leçons malgré tout, cède la place à une rééducation plus systématique des conduites économiques, rééducation durant laquelle le sujet sait dorénavant qu'il lui faut passer par là, et durant laquelle il révisé aussi l'image qu'il se fait du monde et de lui-même. Il passe du succès mitigé au succès récurrent dans l'éradication de son déficit budgétaire. Il en va de même de la représentation qu'il se fabrique des modèles sociaux, et il retrouve peu à peu sa consonance.

Les messages envoyés par les institutions avec lesquelles il a réglé le gros de sa dette remontent à sa mémoire et il est capable, dans l'accalmie relative, de les interpréter autrement qu'en signes de culpabilité.

Elle m'a refusé. Une maudite chance ! ... Après je suis retournée la voir pis j'ai dit : « Là vous me refusez c'est pas grave là ». Mais j'ai dit : « Dites-moi donc, vous me dites que j'arriverai pas. C'est quoi qu'il faudrait que je fasse pour arriver ? »... Elle disait : « Quitte à garder tes dettes, il faut que tu économises ». Pis là, depuis qu'elle a dit ça en janvier, je pense que j'ai 600 \$ dans un compte épargne... Là je suis ben moins insécure pis j'ai moins l'urgence de dépenser.

La culpabilité ne s'efface jamais tout à fait. Mais alors qu'elle était, dans les deux phases précédentes, le vecteur de son abatement, elle devient maintenant une des assises de son rétablissement. Moins refermé sur lui-même, il recherche des appuis, des expériences, de l'information. Il la trouve rarement à la banque ; il lui reproche toujours d'avoir peu de soucis authentiques pour son sort. Il la trouve souvent auprès des organisations de son entourage : dans le réseau gouvernemental des services sociaux, dans le réseau plus ou moins structuré des organismes bénévoles, ou même chez l'omnipraticien qu'il consulte pour sa souffrance intérieure, quand ce n'est pas le thérapeute ou l'Église. Il la trouve auprès des organisations qui s'occupent des cas comme le sien vers lesquelles tous le dirigent plus ou moins.

Ben là, à un moment donné, ça marchait plus. Il y avait beaucoup trop de choses à voir. J'étais quand même capable de calculer. En tout cas je vais aller à l'ACEF voir qu'est-ce qu'il y a qui va pas. Ça fait qu'on est allé à l'ACEF. La première fois, ça a pas marché. Mon mari était réticent : « Ah ! ils nous montreront pas à calculer pis tout ça ». J'ai dit : « Mais il me semble qu'il y a quelque chose qui va pas... Si ça continue, on n'arrivera plus. C'est pas normal la manière qu'on est là. Si les caisses commencent à nous dire non, ça doit être parce qu'il y a quelque chose qui va pas ».

Ben moi, ça m'a appris à faire mon budget. Pis il y a d'autres façons de s'en sortir quand on est endetté que de faire faillite. Moi, il me semble qu'avec l'endettement que j'ai présentement pis l'effort que je mets pour m'en sortir que si je m'en sors, je me dis que je ne le referai plus. Je vais savoir où m'arrêter, quand m'arrêter. Je me réendetterai plus autant... Pis ce que je pense des gens qui font faillite, prends ma sœur par exemple, faillite sur faillite, mais elle, elle apprend jamais parce qu'elle essaie jamais de s'en sortir.

Le sujet réapprend l'économie domestique. Cela veut dire qu'il apprend, généralement pour la première fois, à « faire le budget ». Cela veut dire désormais bien plus que faire les comptes des entrées et des sorties ; cela veut dire réexaminer ses pratiques, comprendre par quels espaces béants, par quels interstices minuscules, passe son argent. Il a devant lui, noir sur blanc, pour la première fois aussi évidente l'image de ses comportements.

C'est pas compliqué : je dépensais à chaque jour. Il n'y avait pas une journée où je dépensais pas. J'ai pris conscience de ça... Il n'y a pas une journée où que j'allais pas au restaurant ou que j'achetais pas un petit quelque chose.

Le sujet voit et peut maintenant comprendre ce que masquait sa détresse, et son désordre, et les justifications qui l'empêchaient d'aller si profondément dans

l'examen. Sur cette base désormais solide et nette, il peut changer ce qui fit sa perte : il planifie ses revenus et ses dépenses.

Cet examen n'est pas une partie de plaisir. La déception de soi est cependant domptée plus ou moins par un nouveau réalisme qui arrache le sujet de sa conviction de privation. Si cette révélation se change en force, elle peut aussi produire un autre genre de choc. Pour le sujet compulsif en particulier, l'épreuve est difficile, car elle le conduit à voir maintenant ce qu'il refoulait : la conscience qu'il ne contrôle pas ses impulsions.

Tu sais, je voulais tellement qu'ils soient beaux [ses enfants], je voulais tellement qu'on ait tout. Je signais pis je regardais pas [le montant des achats] ... J'avais honte par bout... Je m'achetais des affaires pour me faire plaisir... C'était de la consommation, des achats bien des fois compulsifs. Pour les vêtements j'étais jamais contente... Noël c'est trop de cadeaux, trop d'achats. Ça a pas d'allure... J'en achète 100 fois trop... C'est mon vice, le magasinage... pour tous ces malheurs-là : mes peines, mes solitudes, mes désespoirs. Moi, c'était pas la dope, c'était pas la cigarette, c'était pas la boisson, c'était le magasinage. Et combien de fois je me disais : « Je me fais assez chier là, excusez là, mais je vais me gâter au moins ». Pis les cartes [de crédit] : « envoye donc ! »... Il a été des temps, je donnais mes cartes à des amis. Je leur disais : « Cache-moi-les, je ne suis pas capable... Si je te les demande, dis-moi « non » mais garde-moi les au cas où, si j'ai vraiment un besoin grave »... Ça fait depuis avant Noël que je ne suis pas allée magasiner. Ça me manque là comme quelqu'un qui a de la misère à arrêter de fumer... ça me manque, ça me manque.

Chez lui, le budget est un exercice nécessaire mais non suffisant, et il ne retrouvera sa cohérence qu'au prix d'une recherche intérieure, psycho-thérapeutique ou autre. Chez le sujet non compulsif, cette phase est celle de la reconstruction de la cohérence. Il fait le lien entre les images auxquelles il cherche à se conformer et leur traduction par la consommation anticipée que les attrait du crédit lui rendaient possible, et dont il tirait la conviction qu'elle était, par conséquent, adéquate à ses moyens.

À partir du moment que t'es dans le crédit pis que t'as de la misère à éliminer tes cartes de crédit, t'es un surconsommateur. Tu vis au-dessus de tes moyens... [Maintenant] je m'engage dans des choses bénévoles. Ça canalise mon temps, ça canalise des énergies pis je trouve ça plus positif à donner là. Je donne. Je donne quelque chose pis tu sors grandi de là. Ça a rien coûté. Pis ça a rien coûté.

Car le sujet a maintenant un autre but : arriver, tout simplement. Sa crainte des magasins s'estompe, car il s'y présente outillé ; à terme, il peut se payer quelques gratifications, même impulsivement, mais dans les limites strictes de ses moyens. Quand sa confiance est refaite, il lève le secret sur ses misères passées car si les stigmates de la gêne ne sont jamais bien loin, la fierté d'avoir remonté la pente rétablit l'équilibre.

Ce processus le conduit à rompre avec les représentations qu'il se faisait de lui-même dans les phases immédiatement antérieures de sa trajectoire. Tout n'est évidemment pas remis en cause, dans cette phase où il voit plus clair. Ce qu'il remet

en question, ce avec quoi il rompt, ce n'est jamais le leitmotiv qui l'oriente depuis le début de sa vie autonome. Être un bon père pourvoyeur, une bonne mère garante de la prospérité domestique, un modèle de réussite au travail : ces motifs inculqués par l'ambiance sociale passée ou actuelle, s'épurent maintenant, graduellement débarrassés de l'édifice justificateur construit au-dessous d'eux, et que le sujet comprend avoir construit. Ce moment du processus est une clé, celle qui referme la porte sur le sentiment de privation et ouvre celle de l'émancipation matérielle et symbolique du cycle du surendettement.

Il faut dire que je suis très influençable par les autres là. Mais tout seul, ça se contrôle beaucoup mieux... Pis j'aime ça parce que je me comporte comme moi j'aurais toujours voulu me comporter. Quand j'y pense là, l'argent c'est pas vraiment important comme valeur. Ça fait que moi, pour m'acheter quelque chose, si j'ai pas l'argent, je l'achète pas... J'aime ça être au courant [de sa situation financière]. Avant je voulais rien savoir de ça. Je sais que j'étais dans le rouge. Mais là, j'aime ça comme ça. Ça va bien. J'adore ça... C'est le fun de s'occuper de ses affaires. Ça fait que maintenant je m'en occupe de l'argent.

Pauvre ou riche, le sujet trouve ailleurs que dans l'accumulation ou la parade de ses biens les objets de sa fierté : il contrôle son destin.

c) *Phase de renforcement*

Le sujet voit le fruit de ses efforts. Non seulement sa dette s'efface, mais il parvient à réaliser des économies ; elles peuvent bien être petites en termes comptables, elles sont toujours importantes en termes symboliques. Car elles demeurent, et demeureront au moins jusqu'à la sortie du cycle, le fruit d'efforts renouvelés.

Ben vivre là, c'est aller s'habiller, aller magasiner, être capable d'aller en ville et de revenir avec un sac sans se sentir culpabilisée en disant : « J'ai acheté ça mais je l'ai payé ».

Sa vigilance n'est pas aléatoire. Elle repose sur une perception beaucoup plus claire qu'autrefois de son rôle et de son statut ; elle repose aussi sur une perception plus assurée des images normatives qu'il se fait des autres, des illusions publicitaires qu'elles comportent, ou de l'endettement que leur réalité entraîne. Il en retire un sentiment de compétence, d'appropriation efficace du monde économique ; son estime de soi s'accroît aussi, parce qu'il s'est approprié le monde de ses représentations. Ainsi outillé, sa réexpérimentation prudente du crédit ne compromet pas l'équilibre budgétaire auquel il est parvenu. Il est tout proche de briser le cycle du surendettement de manière durable.

Le cycle du surendettement

Le modèle décrit jusqu'ici en phases successives ordonnées, la suivante découlant de la précédente avec une cohérence presque absolue, n'est en fait qu'un modèle. Il s'agit d'une représentation théorique du contenu du corpus analysé, où chaque élément de la trajectoire individuelle, élément factuel ou perceptuel, trouve une place et une seule. En ce sens, le modèle rend compte de l'ensemble du corpus. Mais s'il fallait lui conserver sans amendement cette rigidité, s'il fallait comprendre dès lors que la trajectoire du surendettement suit nécessairement et exclusivement cette succession de périodes (accumulation, rupture, rémission) et de phases (initiation, accélération, critique, rupture, critique, rétablissement, renforcement), s'il fallait comprendre que l'entrée dans le cycle conduit nécessairement à sa sortie suivant ces étapes obligatoires, on n'aurait pas compris qu'il s'agit d'un modèle, d'une abstraction, incapable de rendre compte des trajectoires individuelles. Car, nous l'avons dit, le modèle intègre comme une dimension omniprésente la dynamique du temps qui passe, des événements qui le marquent et des représentations qui se modifient. Il n'y a pas, dans le corpus étudié, une trajectoire réelle, c'est-à-dire un récit individuel, qui corresponde au modèle tel que présenté. Mais tous les récits individuels, toutes les trajectoires réelles des personnes surendettées s'y retrouvent sans problème, à la condition que l'on tienne compte du potentiel dynamique du modèle.

Le surendettement est un cycle ; le modèle présenté est pourtant, à première vue, une trajectoire plus ou moins linéaire entre une entrée (phase 1) et une sortie (phase 7). Mais il faut se souvenir que chaque phase ne conduit pas en droite ligne à la suivante : l'accumulation peut « décélérer », et le sujet peut passer de la phase critique à une nouvelle phase d'accélération ; la rémission peut être ralentie, et le sujet peut passer de la phase de rétablissement à la phase critique. En fait, pour que le modèle rende compte des situations vécues et permette de les visualiser, il faut poser la règle générale de la *réversibilité potentielle des phases et même des périodes*. Ainsi le sujet peut revenir en arrière à l'intérieur d'une même période, comme nous venons de le dire, mais il peut aussi revenir de la rémission à la rupture, et de la rupture à l'accumulation. Ce n'est pas tout ; la deuxième règle de circulation dans le modèle est la suivante : *aucune phase n'est un passage obligatoire*. Autrement dit, pour rendre compte des trajectoires individuelles, on peut circuler à peu près sans contrainte d'une période à l'autre, et, au sein même d'une période d'une phase à l'autre, sans égard à l'ordre théorique du modèle. Allons plus loin : *aucune période même n'est un passage obligatoire* (avec évidemment la limite que le sujet situé nulle part n'est pas en surendettement). Ainsi un sujet peut demeurer en accumulation durant une très longue période, sans faire jamais l'expérience de la rupture ou de la rémission. La dernière règle de circulation est la suivante : *le sujet peut accomplir un nombre illimité de phases et, par conséquent, un nombre illimité de cycles dans le modèle*.

Car, une fois posées ces règles, le surendettement apparaît très clairement comme un parcours cyclique.

En fait, l'analyse du parcours des sujets montre justement que le surendettement est bien un cycle, où l'on passe le plus généralement d'une période d'accumulation à une période de rémission puis à une nouvelle période d'accumulation, et ainsi de suite, et où, demeurant même au sein de la période d'accumulation, la progression de l'endettement est parfois freinée par des améliorations de la situation, par recouvrement d'un emploi par exemple. Dans l'ensemble du corpus, si nous ne considérons que les cycles complets, c'est-à-dire où une période d'accumulation est arrêtée par un point de rupture et suivie d'un passage en rémission, le nombre maximal de cycles est de quatre, et les deux tiers des sujets avaient connu, au moment de l'entrevue, deux cycles successifs semblables.

La constatation d'ensemble est que le surendettement, loin d'être le cheminement rectiligne que nous avons décrit, consiste en une série plus ou moins complexe de cycles ; dans notre échantillon, cet ensemble serait parfaitement assimilable à une spirale descendante, où chaque période de rémission donne la possibilité d'une sortie, mais reconduit en accumulation à nouveau en cas d'échec, et ainsi de suite. Nous avons expliqué le cheminement rectiligne ; le cheminement cyclique reste à élucider.

En effet, comment comprendre que le sujet, à qui ces mouvements de détérioration et d'amélioration successifs n'échappent pas, ne réagisse pas plus fermement, et ne se dirige pas plus vite vers la voie de la sortie ?

À cette question, il existe deux ordres de réponse : le premier ordre concerne les facteurs événementiels, le second, les facteurs perceptuels.

Les recherches mentionnées plus haut ont établi des liens entre le faible revenu, ou la chute abrupte de revenu et l'endettement, et entre les événements traumatisants de la vie et l'endettement. Ces résultats concordent avec les nôtres. En effet, une portion très importante des achats « imprévus » ou « inappropriés » à crédit, effectués à la phase d'accélération de l'accumulation, est reliée à des événements semblables. Il s'agit de défauts d'ajustement du niveau des dépenses à la baisse du revenu (achats « inappropriés ») ou de dépenses non habituelles (« achats imprévus », par exemple frais afférents à l'hospitalisation). Ces « défauts d'ajustements » renverraient à une sorte d'inaptitude socioéconomique des individus, s'ils étaient compris à l'aide des seuls concepts de l'économie de la consommation. Nous croyons avoir montré que ces réactions (ou ces absences de réaction) dans la sphère économique ne s'expliquent pas si simplement, et qu'elles répondent plutôt à des besoins psychosociaux de consonance, tout aussi lourds et pressants que les besoins strictement économiques pour le sujet qui les éprouve. Néanmoins, notre étude montre que ces facteurs jouent effectivement chez plusieurs sujets comme déclencheurs du surendettement, et qu'ils pèsent dans la suite de leur trajectoire. Il

est aussi vrai que, chez certains sujets encore, l'errance entre le travail et le chômage, et parfois les études ou l'assistance publique, accentue leur enfoncement et hypothèque leurs chances de rétablissement. Il est aussi vrai enfin que des sujets dont le revenu ou la santé s'est stabilisé semblent avoir une facilité plus grande à passer aux phases du rétablissement, certains n'ayant même pas besoin d'autre point de rupture que la vente d'actifs ou la consolidation de dettes.

S'ils s'accommodent bien d'une vision rectiligne du surendettement, ces résultats rendent difficilement compte de la dynamique du surendettement. Il ne fait pas de doute ici que, si nous avons analysé exclusivement les données dans une perspective linéaire, nous serions arrivés à confirmer ce genre de conclusion. Le départ de notre analyse était toutefois délibérément différent et nous conduit à poser des réserves. En effet, lorsque le surendettement est envisagé comme un cycle, on ne peut plus simplement réduire son apparition, ni sa disparition d'ailleurs, à ces circonstances de portée économique comme le chômage, le divorce ou la maladie. Chez un grand nombre de sujets, *ces événements surviennent en effet dans le cours même* de leur surendettement, c'est-à-dire une fois qu'ils y sont enfoncés ou tentent de s'en sortir, suivant des circonstances où le chômage, le divorce ou la maladie sont absents. Il faut donc chercher ailleurs.

Il ressort en effet de notre étude, et cela est une constante de notre modèle, que l'on ne saurait adéquatement comprendre les trajectoires du surendettement par le seul examen, même minutieux, des faits à portée économique qui les ponctuent. L'analyse des représentations s'avère une dimension essentielle pour comprendre, de pair avec les autres facteurs en cause dans le surendettement, les trajectoires individuelles et la répétition des cycles. Car à chaque époque de sa trajectoire, à chaque changement de phase, à chaque stage prolongé dans une même phase, le sujet réinvente l'histoire de son rapport au monde, intégrant les données nouvelles aux héritages qu'il transporte, histoire qui lui permet d'interpréter les événements et de les accepter, tentant de préserver, d'une fois à l'autre, l'essentiel de sa cohérence. Nous avons vu ainsi que le bagage avec lequel le sujet se présente au début du cycle, résultat de la socialisation réinterprété par l'expérience, le prépare à y glisser. Si l'on veut bien accepter un instant d'élargir la notion de socialisation pour l'appliquer à notre compréhension des choses, nous pourrions convenir qu'en fait, le sujet en mouvement dans l'économie du surendettement est perpétuellement en socialisation, en ce sens qu'il intègre l'expérience à son rapport au monde, qu'il réinterprète pour accepter son état ou au moins, pour se le rendre acceptable. Cela vaut pour son passage dans les diverses phases de l'accumulation de sa dette. Cela vaut enfin aussi pour sa difficile ascension vers le rétablissement, où l'acceptation de sa responsabilité et la formation de sa confiance sont déterminants. Toutes choses étant égales par ailleurs, la rémission peut être passagère, et c'est le cas, expliquant les rechutes, si cette acceptation n'est pas renforcée par l'apprentissage, et si cette confiance n'est pas servie par une perception changée des faits

économiques et sociaux. Néanmoins, le sujet peut sortir du cycle, en réapprenant l'économie de la maison, et en l'intégrant dans ses buts et ses valeurs, dans son image du monde.

*
* *
*

Les explications apportées au surendettement dans les recherches antérieures trouvent toutes plus ou moins confirmation dans les résultats présentés ici. Nous avons montré qu'il fallait en effet les faire intervenir pour comprendre la diversité des situations : dans bien des cas, la survenue d'événements traumatisants de la vie explique l'entrée du sujet dans le cycle, et elle est souvent associée chez les autres à leur circulation même rétroactive ; dans biens des cas les revenus insuffisants pèsent sur l'entrée et sur la persistance du sujet dans le cycle ; ailleurs, l'achat compulsif est en cause. Nous avons aussi tenté de montrer que les attitudes, que privilégient les recherches en psychologie économique, avaient un poids considérable non seulement dans la situation du sujet à un moment fixe de son parcours, mais dans l'ensemble de celui-ci, et qu'il vaudrait donc mieux envisager la dynamique des attitudes pour comprendre toute la trajectoire du surendetté. Car ce que nous avons surtout tenté de faire, c'est de montrer que ce processus de réappropriation symbolique est une dimension fondamentale du rapport du sujet à l'économie.

Le modèle comporte plusieurs limites. Nous en avons souligné certaines au passage, appelant de nouvelles recherches. L'une en particulier doit être mentionnée : nous n'avons pas fait figurer nommément dans le modèle les facteurs événementiels cruciaux comme l'interruption ou la chute des revenus, la maladie ou le décès d'un conjoint, comme le font ANTEL et BERRY (1992) et RENOUX (1993), et comme on le fait typiquement dans les modèles de psychopathologie (CUSTER, 1987 ; LORENZ, 1987). Nous ne les avons pas situés en un point précis parce qu'en effet, comme nous l'avons dit, ils peuvent être nulle part ou partout, et survenir en plus d'un point, y compris chez un même sujet. L'on voudra bien garder cette caractéristique en mémoire pour l'usage ou le développement du modèle. Une autre de ses limites est que les phases de rémission, et en particulier la phase de renforcement, mériteraient un développement plus approfondi. Cela tient aux choix méthodologiques effectués, qui nous ont amené à rencontrer peu de sujets fermement engagés dans ces phases, et aucun sorti du cycle.

Nous croyons avoir produit un modèle valable pour rendre compte de l'ensemble du corpus et des trajectoires individuelles, et qui pourrait devenir un outil diagnostic utile aux praticiens du domaine, conseillers financiers dans les institutions de crédit, membres des organisations d'aide aux consommateurs, et autres personnes que leur position amène à croiser des sujets surendettés. À cet égard, nos prétentions sont humbles, puisqu'il s'agit de résultats fondés sur un examen, sans doute approfondi, mais d'un nombre faible de cas par rapport aux

masses qui vivent leur problème dans l'isolement. Si les personnes qui cherchent à comprendre la trajectoire des surendettés, parce que c'est leur travail plus ou moins formel ou par intérêt scientifique, ne devaient trouver qu'une vertu à ce modèle, souhaitons que ce soit celle-ci : il oblige à tenir compte des représentations symboliques pour comprendre les comportements économiques.

Gérard DUHAIME

*Département d'économie agroalimentaire et sciences de la consommation,
Université Laval.*

BIBLIOGRAPHIE

ANTEL, Shelly et Ruth E. BERRY

1992 « Repeat bankruptcies in Canada : Toward a predictive model », *Payers of the Western Region, Home Management Family Economics Educators*, 7 : 67-72.

BARDIN, Laurence

1983 (1977) *L'analyse de contenu*, Paris, Presses Universitaires de France, 3^e édition. (Le psychologue.)

BEAUD, Jean-Pierre

1992 « L'échantillonnage », dans : Benoît GAUTHIER (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 195-225.

BERTAUX, Daniel

1976 *Histoires de vie ou récits de pratique. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, Centre d'études des mouvements sociaux.

BERTHOUD, R. et E. KEMPSON

1992 *Credit and Debt : the PSI Report*, London, Policy Studies Institute.

Birmingham Settlement

1993 Consumer Debt in Europe. The Birmingham Declaration. Proceedings of the Third European Conference on Overindebtedness, Birmingham, Birmingham Settlement.

CAMERON, S. et D. GOLBY

1990a « Correlates of over-commitment in a sample of crisis debtors », dans : E.G. STEPHEN, Paul WELBY, Lea and Brian M. YOUNG (dirs), *Applied Economic Psychology in the 1990s*, 1 : 468-475.

1990b « An economical analysis of personnel debt », *Bulletin of Economics Research*, 42, 3 : 241-247.

CANNER, Glen et Charles A. LUCKETT

1991 « Payment of household debts », *Federal Reserve Bulletin*, avril, 218-229.

CAPLOVITZ, David

1967 [1963] *The Poor Pay More*, New York, The Free Press, Collier-MacMillan.

1974 *Consumers in Trouble : A Study of Debtors in Default*, New York, The Free Press, Collier-MacMillan.

1992a « Credit card mania in America », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Guyter, 119-126.

1992b « Personal bankruptcy in America », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Guyter, 277-282.

CONATY, Pat

1992 « Credit, debt and financial control in Great Britain », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Guyter, 71-94.

CUSTER, Robert F.

1987 « The diagnosis and scope of pathological gambling », dans : Thomas GALSKI (dir.), *The Handbook of Pathological Gambling*, Springfield, Charles Thomas Publ., 3-7.

DANES, Sharon et Tahira HIRA

1986 « Knowledge, attitudes and practices in the use of credit », dans ACCI, *The Proceedings*, 254-260.

D'ASTOUS, Alain

1990 « An inquiry into the compulsive side of "normal" consumers », *Journal of Consumer Policy*, 13 : 15-31.

D'ASTOUS, Alain, Julie MALTAIS et Caroline ROBERGE

1990 « Compulsive buying tendencies of adolescent consumers », dans ACCI, *Advances in Consumer Research*, 17 : 306-312.

D'ASTOUS, Alain, Gilles VALENCE et Louis FORTIER

1989 « Conception et validation d'une échelle de mesure de l'achat compulsif », *Recherche et applications en marketing*, 4, 1 : 3-16.

DUHAIME, Carole *et al.*

1991 *Le comportement du consommateur au Canada*, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur.

ELLIOT, Richard

1994 « Addictive consumption: function and fragmentation in postmodernity », *Journal of Consumer Policy*, 17 : 159-179.

FABER, Ronald J. et Thomas C. O'GUINN

1988 « Compulsive consumption and credit abuse », *Journal of Consumer Policy*, 11 : 97-109.

1989 « Classifying compulsive consumers: Advances in the development of a diagnostic tool », *Advances in Consumer Research*, 16 : 738-744.

- FABER, Ronald J., Thomas C. O'GUINN et Raymond KRYCH
1987 « Compulsive consumption », *Advances in Consumer Research*, 14 : 132-135.
- FABIEN, Louis et Dany JOLICOEUR
1993 « Socialization as an etiological factor of compulsive buying behavior among young adult consumers », *European Advances in Consumer Research*, 1 : 262-268.
- FESTINGER, Leon
1957 *A Theory of Cognitive Dissonance*, Stanford (CA), Stanford University Press.
- FINNIE, Ross
1993 « Women, men, and the economic consequences of divorce: Evidence from Canadian longitudinal data », *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 30, 2 : 205-241.
- FORD, Janet *et al.*
1992 « The social costs of Europe – general report on consumer debts in Europe », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 315-352.
- FORD, Janet
1988 *The Indebted Society: Credit and Default in the 1980s*, London, New York, Routledge.
- FREISE, Suzanne
1992 « Compulsive-addictive buying behavior: Exploring effects of childhood experiences and family types », *Papers of the Western Region, Home Management Family Economics Educators*, 7 : 24-31.
- FREYTAG, Harald
1992 « Indebtedness of Offenders », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 233-238.
- GRAWITZ, Madeleine
1986 *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz.
- HENDRICKS, Gary, K.C. YOUMANS et J. KELLER
1973 *Consumer Durables and Installment Debt: A Study of American Households*, Michigan, Survey Research Center.
- HIRA, Tahira K.
1990 « Changes in factors influencing consumer debt among Scottish families, 1984-1987 », *Journal of Consumer Studies and Home Economics*, 14 : 165-175.
- HIRA, Tahira K.
1982 « Socio-economic characteristics of families in bankruptcy », *Canadian Home Economics*, 32, 1 : 26-31.

HIRSCHMAN, Elizabeth C.

- 1992 « The conciousness of addiction: Toward a general theory of compulsive consumption », *Journal of Consumer Research*, 19 : 155-179.

HULS, Nick *et al.*

- 1994 *Overindebtedness of Consumers in the EC members States: facts and search for Solutions*, Louvain-la-Neuve, Centre de droit de la consommation. (Droit et consommation.)

Institut national de la consommation (INC)

- 1995 *Évaluation de la Loi sur le surendettement des particuliers du 31 décembre 1989. Analyse de 502 plans amiables et judiciaires sur la période 1991 à 1994*, Paris, Institut national de la consommation.

International Conference on Bank Safety and Responsibility Towards the Consumer (ICBSRTC)

- 1993 *Social Responsibility of Banks*, Bergamo, International Conference on Bank Safety and Responsibility Towards the Consumer.

JANOFF-BULMAN, Ronnie et Irene HANSON FREIZE

- 1983 « A theoretical perspective for understanding reactions to victimization », *Journal of Social Issues*, 39, 2 : 1-17.

KAATZ, Ruth *et al.*

- 1992 « Distressed constructional financing », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for People*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 257-266.

KATONA, George

- 1975 *Psychological Economics*, New York, Elsevier.

KORNBLUM, William, Joseph JULIAN et Carolyn D. SMITH

- 1992 *Social Problems*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.

LEA, Stephen E.G., Paul WEBLEY et R. Mark LEVINE

- 1993 « The economics psychology of consumer debt », *Journal of Economic Psychology*, 14 : 85-119.

LERON, Roger

- s.d. *Surendettement des ménages. Rapport sur l'application de la Loi n° 89-1010 du 31 décembre 1989 relative à la prévention et au règlement des difficultés liées au surendettement des particuliers et des familles*, Paris, Journal officiel de la République française.

LIAO, Shulling

- 1994 « Expectations for the future, attitudes toward credit and the use of consumer loans », *Consumer Interests Annual*, 40 : 164-169.

LIVINGSTONE, Sonia, M. et Peter K. LUNT

- 1992 « Predicting personal debt and debt repayment : Psychological, social and economic determinants », *Journal of Economic Psychology*, 13, 111-134.

LORENZ, Valerie C.

- 1987 « Family dynamics of pathological gamblers », dans : Thomas GALSKI (dir.), *The Handbook of Pathological Gambling*, Springfield, Charles Thomas Publ., 71-80.

LUNT, Peter K. et Sonia M. LIVINGSTONE

- 1991 « Everyday explanations for personal debt : A network approach », *British Journal of Social Psychology*, 30 : 309-232.

MILLAR, Cindy et Anne MORAN

- 1991 « Credit : the consumer perspective », *Journal of Consumer Studies and Home Economics*, 14 : 169-275.

MOSCHIS, George P.

Consumer Socialization. A Life-Cycle Perspective, Lexington, Lexington Books.

NORTON, Graig M.

- 1993 « The social psychology of credit », *Credit World*, (sept.-oct.), 18-22.

PARKER, Gillian

- 1987 « Making ends meets : Women, credit and debt », dans : Caroline GLENDINNING et Jane MILLAR (dirs), *Women and Poverty in Britain*, Wheatsheaf Books, 241-258.

REED, Graham F.

- 1985 *Obsessional Experience and Compulsive Behavior. A Cognitive-structural Approach*, Orlando, Academic Press.

REIFNER, Udo et Janet FORD (dirs)

- 1992 *Banking for People. Social Banking and New Poverty, Consumer Debts and Unemployment in Europe-National Reports*, Berlin et New York, Walter de Guyter.

REIS, Clauss

- 1992 « Consumer credit and human capital in Germany », dans : U. REIFNER et J. FORD (dirs), *Banking for people*, Berlin et New York, Walter de Guyter, 55-70.

RENOUX, Yves

- 1993 *Paradis de la consommation... Enfer du crédit*, Conférence à l'IRAF, le 20 janvier 1993, Université de Haute-Alsace.

SCHERHORN, Gerhard

- 1990 « The addictive trait in buying behavior », *Journal of Consumer policy*, 13 : 33-51.

STATEN, Michael E.

- 1992 *Household Credit Data Book 1992*, West Lafayette, Purdue University (Credit Research Center).

SULLIVAN, Teresa A., Elizabeth WARREN et Jay Lawrence WESTBROOK

1989 *As we Forgive our Debtors. Bankruptcy and Consumer Credit in America*, New York, Oxford University Press.

TOKUNAGA, Howard

1993 « The use and abuse of consumer credit : Application of psychological theory and research », *Journal of Economics Psychology*, 14 : 285-316.

WARREN, Elizabeth

1990 « A growing army of bankrupts. Is there any way to stop the rising filings », *Credit World*, octobre, 18-20.

WASBERG, Cynthia A., Tahira K. HIRA et Alyce M. FANSLow

1992 « Credit card usage and consumer debt burden of households », *Journal of Consumer Studies and Home Economics*, 16 : 19-32.

YU, Julie

1993 « Determinants of households' asset / Debt holdings and debt burdens », dans : ACCI, *The Proceedings*, 399-402.